MEDEDELINGEN DER KONINKLIJKE NEDERLANDSE
AKADEMIE VAN WETENSCHAPPEN, AFD. LETTERKUNDE
NIEUWE REEKS – DEEL 25 – No. 9

LE TARGUM DE JOB DE LA GROTTE 11 DE QUMRAN

(11QtgJob)

Première Communication

J. VAN DER PLOEG

N.V. NOORD-HOLLANDSCHE UITGEVERS MAATSCHAPPIJ
AMSTERDAM – 1962

UITGESPROKEN IN DE VERGADERING VAN

14 MEI 1962

Au cours de l'année 1956, des bédouins ont trouvé dans une grotte du Désert de Juda, non loin de la mer Morte et à quelques kilomètres au nord de Khirbet Qumrân, un certain nombre de débris de manuscrits qui ont été acquis par le *Palestine Archaeological Museum* à Jérusalem (zone arabe). Le musée a payé pour l'ensemble de ces manuscrits une très forte somme, prélevée sur son capital de fondation, dans l'unique but de les préserver d'endommagement ou de perte, dans l'intérêt de la science et même, on peut bien dire, de l'humanité tout entière, qui a témoigné d'un si grand intérêt envers les découvertes de la mer Morte. Les *trustees* du Musée ont consenti à faire un lourd sacrifice et l'on peut comprendre qu'ils aient cherché à récupérer le capital avancé. Ils ont donc offert à des institutions scientifiques le droit exclusif d'étudier et de publier les manuscrits, à condition qu'elles versent au musée le montant du capital avancé par celui-ci. Par un décret du 8.5.1961, le gouvernement jordanien a revendiqué pour lui-même le droit de propriété de tous les manuscrits du Désert de Juda; par cette mesure le musée se trouvait mis dans l'impossibilité de vendre les manuscrits à des tiers, sous certaines conditions, comme on l'avait d'abord envisagé.

Par un contrat, conclu le 23 décembre 1961 entre le Musée et l'Académie Royale Néerlandaise des Sciences (Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen) à Amsterdam, cette dernière a acquis le droit exclusif de faire étudier et éditer un manuscrit qui lui a été présenté comme un targum araméen du livre de Job, trouvé dans la grotte appelée après sa découverte la grotte 11 de Qumran (11 Q). L'Académie a envoyé les professeurs A. S. van der Woude de Groningue et J. P. M. van der Ploeg de Nimègue à Jérusalem en vue du déroulement, du déchiffrement, de l'étude et de l'édition de ce rouleau. Ils ont commencé leur travail le 15 mars 1962; le premier chargé de mission est rentré le 23 avril, le second le 6 mai de la même année. Leur collaboration fut étroite, si bien que l'essentiel du contenu de cette communication peut en être considéré comme le résultat commun. Sur tous les points principaux ils se sont trouvés d'accord; ils ne diffèrent d'opinion qu'au sujet de quelques menus détails de lecture ou d'interprétation. Le travail d'équipe s'est avéré très fertile.

Le manuscrit est assez endommagé, une grande partie du cuir s'étant corrompu. Il en reste cependant une part notable, à savoir un petit rouleau de 109 cm de long et de 4 à 6 cm de large, contenant la dernière partie du targum, sur de longs passages de Job XXXVII 10–XLII 11. Il y a en outre 27 fragments de dimension décroissante, provenant de l'autre partie du rouleau, et contenant des parties

de Job XVII 14–XXXVI 33. En dehors des grands fragments il faut encore mentionner des petits fragments, extrêmement fragiles, de cuir très oxidé, dont plusieurs tombèrent en morceaux au premier contact; tout a été fait pour les préserver ou pour en avoir au moins une photo. Dans l'édition ils seront numérotés de A à W. Pour les plus importants de ces fragments on a pu retrouver la place qu'ils ont occupée dans le manuscrit; pour d'autres, où l'on ne lit qu'une ou deux lettres, cela n'a pas (encore) été possible. La matière du rouleau est du cuir assez épais (entre 0,5 et 1 mM) de couleur brun foncée. Il est oxydé sur les bords par l'action de l'air et de l'eau (communication privée du Dr H. J. Plenderleith), si bien que tout les bords des fragments sont devenus pratiquement noirs.

Il a été assez facile d'évaluer les mesures originelles du rouleau. Puisque le targum est d'un type très simple, avec très peu d'amplifications brèves (souvent d'un seul mot), le texte en est seulement un peu plus long que celui du livre hébreu. Or, depuis le milieu du texte hébreu (qui se trouve entre XXII 15 et 16, voir la *nota masoretica*) jusqu'à la fin, notre rouleau a exactement 33 colonnes de texte. Le rouleau complet en a donc compté environ 66. La largeur moyenne des dix dernières colonnes est de 10 cM; à la fin il y a une colonne vide, de 10 cM, en guise de « couverture », et l'on peut supposer qu'il y en a eu une autre au commencement, d'après l'usage constaté ailleurs [1]). La longueur totale du rouleau a donc dû atteindre près de 7 mètres.

Etant donné qu'on peut calculer que chaque colonne a dû compter le plus souvent 17 lignes, moins souvent 16 lignes [2]), on peut évaluer que leur longueur moyenne a été d'environ 9,5 cm. En supposant que les marges d'en haut et d'en bas ont été larges d'environ 1,5 cm (pour la marge supérieure, voir fragment 6), il s'ensuit que la largeur du rouleau a dû être d'environ 12 à 13 cm. Par comparaison à sa longueur, le rouleau a donc été relativement étroit.

Il semble exclu que le texte ait été écrit sur deux rouleaux, car tout ce qui en reste (à partir du chap. XVII!) appartient sans doute à un seul manuscrit; si le texte avait été réparti sur deux rouleaux, on l'aurait très probablement coupé au milieu (XXII 15/16).

Pour dater le manuscrit, on s'est servi du critère paléographique. Le temps n'est pas loin où la possibilité d'utiliser un tel critère

---

[1]) Cf. le rouleau des Hymnes (1QH), le grand rouleau d'Isaïe (1QIs^a) et celui de la Règle de la Communauté (1QS). Parfois une couverture spéciale a été attachée à la première feuille du texte.

[2]) Le calcul que j'ai fait a donné comme résultat le chiffre $16\,^2/_3$.

était niée. Maintenant, après les études de W. F. Albright, S. Birnbaum, F. M. Cross, N. Avigad et d'autres [3]) (et d'après l'évidence des faits, qui saute aux yeux), il n'est plus raisonnable de douter qu'on peut appliquer le critère paléographique pour dater les manuscrits de Qumrân. On peut se demander, toutefois, dans quelles limites d'erreur possible ce critère est valable, et être d'avis que tel paléographe les prend trop étroites. Il me semble qu'il faut tenir compte d'une marge totale d'environ un demi siècle et de la possibilité qu'une écriture n'est pas nécessairement la même dans tous les milieux, même proches, où elle est employée. Il est clair que l'écriture (carrée) de 11QtgJob est du type qu'Albright a appelé « hérodien » (37 av.J.-C.–70 apr. J.-C.). Elle est la même, paléographiquement parlant, que celle de deux manuscrits que Cross, dans l'article cité très approfondi, a datés d'environ 50 apr. J.-C. Sans préciser de date, il semble bien qu'on puisse dire que notre manuscrit appartient au 1er siècle de notre ère, et à la dernière partie de la période « hérodienne », plutôt qu'à son commencement.

Si l'on accepte comme valide l'argument que le document, ayant été découvert dans une des grottes de Qumrân, avec des manuscrits qui semblent provenir de la secte, a dû y être déposé avant la dispersion de la communauté, on peut penser que cela date le document avant 70. Dans l'état actuel de nos connaissances cela me semble probable, mais non une certitude qui exclurait tout doute. Le test au radiocarbone ne peut être appliqué, puisqu'il exige qu'une partie du matériel précieux soit brûlé, ce qui est hors de question.

Ajoutons que le copiste était un homme très exercé dans son métier, mais qu'il ne s'est pas toujours appliqué avec le même soin à son travail. Un passage comme celui du fr. 13 fait presque l'impression d'avoir été calligraphié; les lettres y sont exécutées avec le plus grand soin, certaines même avec des détails qui manquent ailleurs [4]). Pour cette dernière raison nous nous sommes demandés si l'écriture de ce fragment ne trahit pas l'existence de plusieurs copistes, mais nous avons cru devoir répondre néga-

---

[3]) Cf. F. Albright, *A Biblical Fragment from the Maccabaean Age: The Nash Papyrus*, Journ. of Bibl. Literature LVI 1937, pp. 145–176; S. Birnbaum, *The Hebrew Scripts*, London 1954–57 et d'autres publications, p. ex. *The Qumrân (Dead Sea) Scrolls and Palaeography* (= Bulletin of the American Schools of Oriental Research, Suppl. Studies, Nos 13–14), New Haven 1952; F. M. Cross, *The Development of the Jewish Scripts*, dans *The Bible and the Ancient Near East, Essays in Honor of William Foxwell Albright*, New York 1961, pp. 133–202, et d'autres études; N. Avigad, *The Palaeography of the Dead Sea Scrolls and Related Documents*, dans *Scripta Hierosolymitana* IV, Jerusalem 1958, pp. 56–87.

[4]) P. ex. le *ṣadê*, ligne 6.

tivement à cette question. Le *waw* et le *yod* sont presque toujours bien distingués (sauf dans le cas de ligatures), cependant dans quelques cas le scribe a été nonchalant, à tel point que la lecture de la lettre en est devenue difficile ou même incertaine. La même chose s'applique au *bet* comme distinct du *kaf* et inversement.

Un certain nombre de lettres sont souvent reliées par des ligatures, dont le nombre est, toutefois, beaucoup plus restreint que dans les manuscrits d'une date antérieure. Le plus souvent ces ligatures ne sont que de pseudo-ligatures, c'est-à-dire que plusieurs lettres, ou des éléments de plusieurs lettres (deux ou trois), ne sont pas exécutés d'un seul trait de plume; le scribe n'a commencé la lettre suivante qu'après avoir terminé la précédente, en levant la plume; le *waw* et le *yod* font parfois exception à cette règle, qui est le signe manifeste d'une évolution de l'écriture.

Les lignes auxquelles les lettres ont été suspendues ne sont pas toujours tracées à distances égales; dans le cas du fr. 13 les interlignes sont plus larges que celles d'autres colonnes. Il en résulte que le nombre de lignes par colonne n'est pas partout le même. Sur certains fragments se trouvent encore les restes de 11 lignes d'écriture, ce qui est le maximum, la moyenne étant neuf. Tout le bas du rouleau est perdu; puisqu'il en va de même d'autres manuscrits de Qumrân, notamment le rouleau des Psaumes de 11Q, le rouleau d'Habacuc et celui de la Règle de la Guerre de 1Q, on dirait que cela n'est pas dû au hasard. Les rouleaux semblent avoir été mis de côté avec soin, probablement dans des jarres, de telle façon que le bas a été le plus exposé à la corruption. Cela ne favorise pas l'idée que les grottes eussent été de simples *genîzôt*, où l'on aurait jeté les rouleaux pour périr. Mais je ne veux pas urger cet argument, qui demanderait à être renforcé par des constations analogues.

Il est plus difficile de déterminer la date, ou la période de l'origine du texte. Ici, c'est la langue qui doit servir de critère. On sait que l'araméen a été la langue principale des chancelleries de l'empire perse sous les Achéménides. On a proposé de l'appeler sous cette forme « Reichsaramäisch », « araméen d'empire ». Il était assez uniforme dans tout l'empire; les textes araméens des livres bibliques d'Esdras et de Daniel en sont considérés comme des spécimens. Des dialectes en sont nés; ceux de Palestine nous intéressent le plus. La discussion sur l'origine et la nature de ces dialectes n'est pas encore close, et notre targum pourrait bien contribuer à l'amener à terme. Le professeur E. Y. Kutscher de Jérusalem, parlant de la découverte du *Genesis Apocryphon* dans la grotte 1 de Qumrân (publié en 1956, Jérusalem), a dit que ce texte se situe « dans (une) absence virtuelle de textes araméens en Palestine avant l'origine

de l'araméen moyen (environ 500 de notre ère) »[5]). Il le date du premier siècle d'avant notre ère (probablement). Or, il semble bien que notre targum de Job soit plus ancien et que sa grammaire soit plus proche de l'araméen de Daniel que du *Genesis Apocryphon* (1QGenAp). Ce dernier emploie environ une fois sur dix la *nota relationis d*^{e} au lieu de *dî*; 11QtgJob a toujours *dî*; dans la conjugaison des verbes le premier emploie toujours le *afel* et le *etp*^{e}*el*, etc., le deuxième presque toujours le *hafel* et assez souvent le *hitp*^{e}*el*, etc. Comme pronom démonstratif on trouve une fois *dn*, au lieu de la forme plus ancienne *dnh*. L'adverbe *tn'* (= là), qu'on retrouve dans l'araméen de l'empire, y figure aussi. En restant là (provisoirement), sans pousser pour l'instant notre étude plus loin, on peut dire que l'araméen de notre targum présente certaines déviations de l'araméen classique (= « d'empire »), qui le placent entre l'araméen de Daniel et celui de 11QGenAp. Appartiendrait-il à la deuxième partie du deuxième siècle av. J.-C.? Ce n'est qu'une suggestion, ou plutôt une question.

11QtgJob contient très peu de mots étrangers. Il s'y trouve quelques mots d'origine perse qui ont été très tôt empruntés, comme *petgāmā* (parole, réponse), *dāt* (droit, loi). Un mot perse qui n'avait pas encore été trouvé, que je sache, en araméen, est *dḫšt;* en Job XXXIX 6 il traduit *'arābāh* (= désert, steppe), la demeure de l'onagre. Ce mot correspond au mot perse moderne *dašt* (= désert), employé aussi en syriaque moderne (soureth). On n'y trouve pas de *ḥet*, mais celui se retrouve dans le mot sogdien correspondant *daχšt* (= désert); selon H. S. Nyberg le mot *dašt* viendrait d'une racine *dag* qui signifie « brûler »[6]). Le mot *zûz* (= argent, pièce d'argent), fréquent dans la littérature talmudique, se retrouve en accadien. Une racine *ḥ'n* au sens de couvrir est l'équivalent de l'accadien *ḫaṣānu*. Le texte contient en outre quelques mots hébreux, en tous cas des mots qui sont signalés comme tels dans les dictionnaires, comme p.ex. *ēfô* (retrouvé dans Aḥiqar 52; 140), et un mot inconnu *tšbr'*, qui me semble signifier « rupture » etc. (XXX 16), bien que l'hébreu *šbr* fasse en araméen *tbr*, qu'on retrouve dans le targum; *šbr* se retrouve cependant dans la stèle araméenne de Sfiré, I A 38 (8me siècle).

---

[5]) E. Y. Kutscher, *The Language of the "Genesis Apocryphon"*, dans *Scripta Hierosolymitana*, Vol. IV, Jerusalem 1958, pp. 1–35; pour la citation, voir p. 3: « In this virtual vacuum of Aramaic texts in Palestine before the rise of Middle Aramaic (about 500 C.E.), a comparatively extensive text has now emerged which should at least provide the answer to the question: What did the Aramaic written (and spoken?) in Palestine at a certain period ... preceding Middle Aramaic, look like? »

[6]) Je dois cette information à l'obligeance du Dr J. Hoftijzer, Leiden, qui me renvoie à H. S. Nyberg, *Hilfsbuch des Pehlevi II Glossar* Uppsala 1931.

Quant à l'orthographe, elle s'écarte moins des règles que celle de Daniel. Les *matres lectionis* sont employées avec modération; leur mode d'emploi rappelle rarement celui de la plupart des écrits non bibliques de Qumrân, où elles abondent. Une fois, pourtant, on lit *tbw'*, 3me pers. pl. du verbe *tb* (= retourner), écrit avec *alef* final. Une autre fois, un alef est ajouté à l'intérieur d'un mot (*g'ph* = son corps, XL 23).

De ce qui vient d'être dit il s'ensuit que 11QtgJob est le plus ancien targum actuellement connu. Pour l'étude de la littérature targumique c'est un fait d'une importance capitale. Le Judaïsme a produit des targums araméens très tôt. Les plus connus, qui sont généralement considérés comme les plus anciens [7]), sont ceux d'Onkelos (Pentateuque) et de Jonathan (Prophètes). Les questions d'auteur, de date et de lieu d'origine ne sont pos encore résolues. Quant à la date, G. Dalman écrit encore dans la 2me édition de sa *Grammatik des jüdisch-palästinischen Aramäisch* (Leipzig 1905) qu'aucun targum écrit n'a été reconnu officiellement avant la rédaction finale du Talmud, c'est-à-dire avant le 5me siècle; cela expliquerait pourquoi Origène et S. Jérôme n'ont jamais eu un targum juif entre les mains [8]). Le targum aurait d'abord été transmis oralement et dès le 3me siècle le texte aurait été fixé. Cette opinion du seul auteur d'une grande grammaire de plusieurs dialectes araméens à la fois a fait son chemin dans les manuels. J. Goettsberger pensait que le targum d'Onkelos précède de peu le 3me siècle; le même auteur renvoie cependant à des textes talmudiques dont il sera encore question [9]). D'après P. Kahle, le targum d'Onkelos est entièrement né en Babylonie [10]), ce qui est nié par Dalman [11]) et Kutscher [12]); quant à la date, il se contente de dire que le targum existait avant la destruction de Nehardea (par un prince de Palmyre, 259) et qu'il s'est développé pendant les siècles suivants. O. Eissfeldt est d'avis que des morceaux entiers des plus anciens targums sont préchrétiens, bien que leur forme actuelle date du 5me siècle [13]); Kahle concède cela pour le targum de Jonathan, où il a retrouvé

---

[7]) Voir cependant ce qui sera dit plus bas du targum palestinien du Pentateuque retrouvé dans la geniza du Caire et dans un manuscrit du Vatican.

[8]) G. Dalman, *Grammatik des jüdisch-palästinischen Aramäisch*², Leipzig 1905 p. 12.

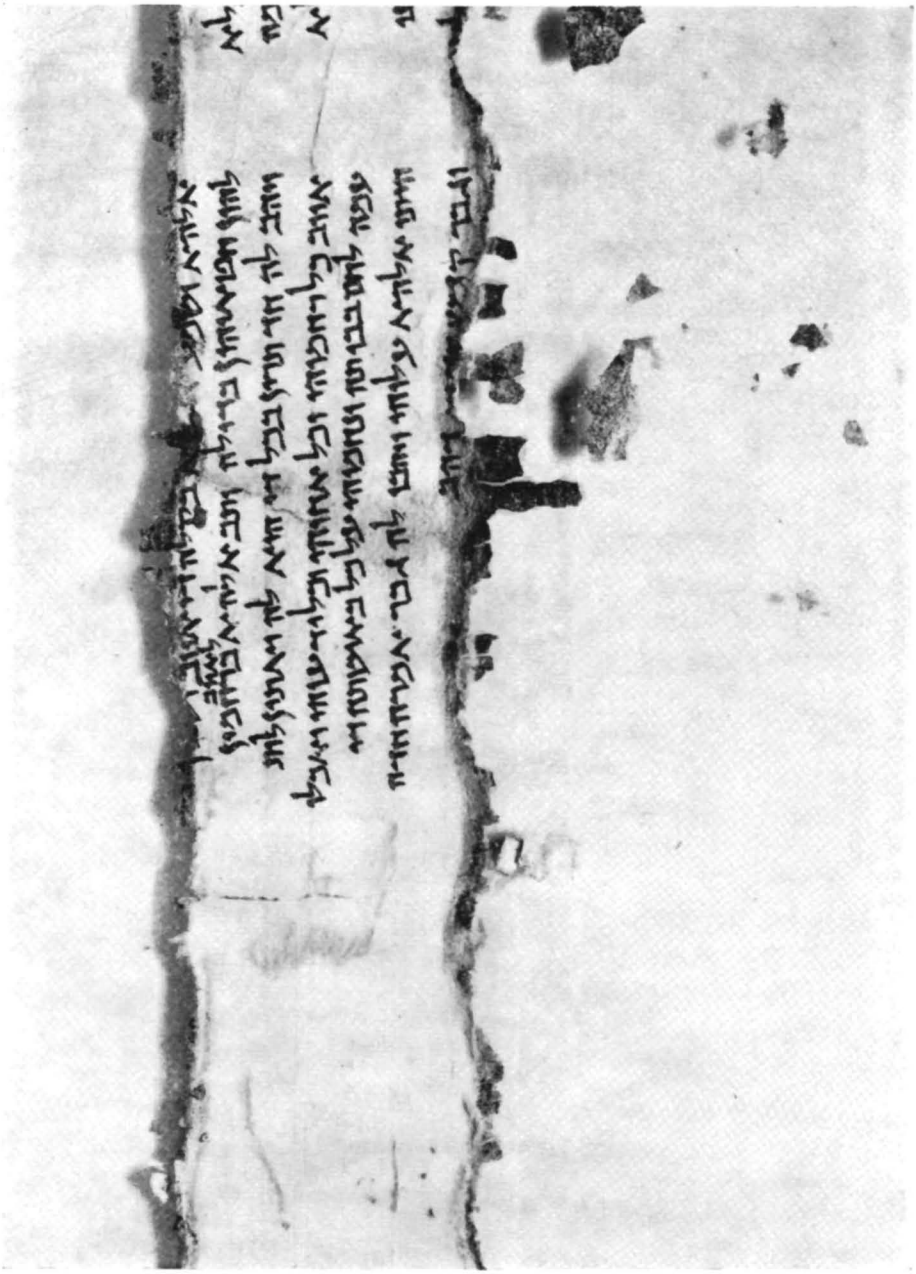
[9]) Voir plus bas, p. 9 et aussi J. Goettsberger, *Einleitung in das Alte Testament*, Freiburg i.B. 1928 p. 468.

[10]) P. Kahle, *The Cairo Geniza* ², Oxford 1959, p. 194.

[11]) G. Dalman, o.c. (cf. note 8), p. 12–13.

[12]) E. Y. Kutscher, art. cité (cf. note 5), p. 10; Th. Nöldeke est également cité en faveur de l'opinion d'une origine palestinienne du targum d'Onkelos.

[13]) O. Eissfeldt, *Einleitung in das Alte Testament*², Tübingen 1956, p. 851.



אלהא ושמע א[ל]הא בקלה די איוב וש[ט]ף
להון חטאיהון בדילה ותב אלהא לאיוב ברחמין
ויהב לה חד תרין בכל די הוא לה ואתין לות
איוב כל רחמוהי וכל אחוהי וכל ידעוהי ואכלו
עמה לחם בביתה ונחמוהי על כל באישתה די
היתי אלהא עלוהי ויהבו לה גבר אמרה חדה
וגבר קדש חד די דהב

des parties anciennes qui dateraient d'une époque préchrétienne ancienne [14]). Dans la *geniza* du Caire, ancien dépôt de très vieux manuscrits juifs hors d'usage, dont le contenu a été retrouvé à la fin du 19me siècle, ont été découverts des restes d'un ancien targum palestinien du Pentateuque plus ancien que celui d'Onkelos. Le professeur A. Diez Macho de Barcelone pense avoir retrouvé un texte complet de ce targum dans un manuscrit du Vatican du 16me siècle; il n'a pas encore été publié [15]). Kahle ne lui assigne pas de date.

Eissfeldt est convaincu qu'il y a eu des targums *écrits* au temps de Jésus [16]), bien qu'il fût défendu de les lire publiquement dans les synagogues. Mais ils ont dû être rares. Les deux Talmuds en mentionnent un et c'est précisément un targum de Job. Dans une discussion sur la question de savoir s'il est permis de sauver des livres saints du feu le jour du sabbat, R. José raconta: «Il arriva que mon père Chalaphta visitait Rabban Gamaliel Beribbi à Tibériade; il le trouva assis à la table de Jean l'excommunié, ayant en main un livre, de targum de Job, dans lequel il lisait. Il lui dit: Je me rappelle que Rabban Gamaliel, ton grand-père, se tenait debout sur une marche de la montagne du temple, lorsqu'on lui apporta un livre du targum de Job. Alors il dit au maçon: Mets-le sous une assise, et il le lui ordonna et celui-ci le cacha *(wgnzw)*. R. Jose bar Jehuda raconta qu'on le couvrait d'une couche d'argile. Rabbi dit: J'ai deux questions à ce sujet. La première: Comment y a-t-il de l'argile sur la montagne du temple? Ensuite: Est-il permis de détruire ceux-ci (= ces manuscrits) par la main? Il faut plutôt les déposer en un lieu défavorable, où ils périssent tout seuls» (bab. Šabbat 115a). Le Talmud palestinien mentionne le même événement à l'endroit parallèle. La Mišna, traité Yadaim IV 5, dit qu'un texte hébreu (de la Bible), «écrit en targum» *('bryt šktbw trgwm)* ne rend pas les mains impures, à la différence des parties araméennes de Daniel et d'Esdras; il en est de même pour ces derniers textes traduits en hébreu. On en a conclu qu'il y a dû avoir des targums écrits vers la fin du 2me siècle, au temps de la rédaction définitive de la Mišna [17]).

La notice sur le targum de Job nous intéresse directement. On

---

[14]) O.c. (cf. note 10), p. 196.

[15]) Cf. A. Diez Macho, *Un importante manuscrito targumico en la Biblioteca Vaticana*, dans *Homenaje a Millas Vallicrosa* Vol. 1 Barcelona 1954, p. 375–463.

[16]) O. Eissfeldt, l.c. (cf. note 13).

[17]) J. Goettsberger, l.c. (cf. note 9), qui cite R. H. Melamed, *The Targum to Canticles according to six Yemen Mss compared with the «textus receptus»*, Jew. Quat. Review, N.S. X 1918/19, pp. 347–410; XI 1919/20, pp. 1–20; XII 1920/21, pp. 57–115; édité aussi séparément, Philadelphia 1921. On cite encore Néh. VIII 8.

connaît depuis longtemps un targum de Job, publié dans les grandes polyglottes et par P. de Lagarde dans son *Hagiographa Chaldaice* (Lipsiae 1873). On ne sait pas grand' chose de l'origine de ce targum; Dhorme se contente de dire qu'il « semble être du même auteur que celui des Psaumes et avoir été composé avant l'an 476 » [18]); pour cette date, suggérée par des allusions à l'histoire de l'empire romain-byzantin, il renvoie à E. Nestle, dans *Realencyclopädie für Protestantische Theologie und Kirche*[3], Vol. III, 1892 p. 110. Dans le *Dictionnaire de la Bible* de F. Vigouroux, Vol.V, Paris 1912, col. 2005–2006, E. Mangenot dit la même chose et il précise: le targum des Psaumes, au Ps. CIX 2, contient une allusion aux deux capitales de l'empire romain (?), tandis que le targum de Job IV 10 contient une allusion au partage de l'empire romain. L'autorité que citent les deux encyclopédies est un article de W. Bacher, *Das Targum zu Hiob*, dans *Monatschrift f. Geschichte u. Wissenschaft des Judentums*, XXI 1871, pp. 208–223; 283–284. On voit que ce targum a été peu étudié et que son origine est tout à fait incertaine; il est en tout cas postérieur à celui trouvé dans 11Q.

Ce qui n'est pas incertain, c'est que le targum postérieur est indépendant de 11QtgJob, sauf, peut-être, pour certaines traditions exégétiques. L'auteur du deuxième targum n'a pas connu le premier ou, s'il l'a connu, il n'a pas voulu l'utiliser. Puisque cette dernière attitude est tout à fait improbable, il reste qu'il ne l'a pas connu. Il se peut donc que le premier targum eût déjà disparu par suite de la censure dont le Talmud a conservé la mémoire, et il y a une certaine possibilité — je ne veux rien affirmer de plus — que le targum découvert dans 11Q est celui dont le célèbre Gamaliel, maître de l'apôtre Paul, a eu un exemplaire en main. Il est, évidemment, possible que plusieurs targums (écrits) de Job aient existé en même temps, mais cela est loin d'être prouvé et, étant donné que le texte hébreu du livre présente tant de difficultés, le contraire est peut-être plus probable. Le fait que le premier targum a disparu pourrait confirmer la tradition de la censure rabbinique dont il a été l'objet. Une tradition rabbinique, conservée par le Talmud babylonien (Baba Bathra 14b) attribue le livre de Job à Moïse; cela pourrait expliquer l'intérêt spécial qu'on prenait à ce livre de la troisième partie du canon des saintes écritures et le fait qu'on l'a de bonne heure traduit en araméen. Nous avons dit que le texte du premier targum est plus ancien que le manuscrit de 11Q; rien n'empêche qu'il ait été fixé par écrit dès le commencement, ce qui semble le plus probable pour une version non officielle d'un livre qui n'était pas lu publiquement dans la synagogue.

---

[18]) P. Dhorme, *Le Livre de Job*[2], Paris 1926, p. CLXXIV.

Les raisons de la censure de Gamaliel nous sont inconnues. Il se peut qu'il désapprouvait le fait qu'un texte sacré fût traduit dans une langue vulgaire; il se peut aussi que certains rabbins en trouvaient la version trop libre ou qu'ils y découvraient des doctrines hétérodoxes. Il se pourrait encore que le targum soit né dans un milieu hétérodoxe, comme par exemple celui des Esséniens, ce qui pouvait le rendre suspect. Dans la partie conservée du targum nous n'avons encore rien trouvé d'hétérodoxe, rien qui relèveraiet des doctrines connues des Esséniens, rien non plus qui trahirait une origine qumranienne du document, si ce n'est qu'il a été découvert dans 11Q. Il est vrai que dans XXXV 10 il est question de psaumes (le mot manque dans le targum à cause de l'état défectueux du manuscrit) qui ont été donnés (?) *lnṣbtn' blyly'* « à notre plantation pendant (pour) la nuit » et que la communauté de Qumran est assez souvent appelée une « plantation » (*mṭ't*, cf. 1QH VI 15; VIII 6, 9, 10 etc.), mais la comparaison des fidèles avec une plantation ou des plantes est déjà biblique (cf. Is. LXI 3).

Le Targum de Job de 11Q est du type simple et ne connaît pas les longues paraphrases et amplifications des targums postérieurs. Le texte hébreu qu'il suit se rapproche de celui des massorètes. On n'y trouve pas les grandes et nombreuses omissions du texte (original) des Septante, qui d'après diverses évaluations, se monteraient à un total d'environ 15–25 % du texte hébreu [19]). Dans 11QtgJob on trouve en certains passages un ou deux versets de plus ou de moins, mais les cas sont rares. Parfois on peut conclure à l'absence de quelques versets dans des parties perdues du texte, lorsqu'on constate que la lacune entre deux fragments est beaucoup plus petite qu'elle ne devrait être normalement. D'autres fois, le traducteur semble avoir eu sous les yeux un texte différent du texte massorétique actuel. Les Septante et le targum de 11Q sont quelquefois d'accord sur certains détails, ce qui prouve, non une dépendance littéraire, mais une tradition exégétique commune. Il en va de même pour le targum de 11Q par rapport au deuxième targum. Tout cela n'est pas surprenant; nous savons, par exemple, que même la Vulgate reflète des traditions rabbiniques, empruntées par S. Jérôme à ses maîtres juifs.

L'ordre du texte est le même que celui du texte hébreu de nos Bibles, aussi dans le troisième cycle des discours de Job et de ses amis; le rouleau est à cet endroit à l'état fragmentaire, mais ce qui en reste permet de conclure que le troisième cycle (chap. XXII–XXVI) ne diffère pas essentiellement de celui du texte

---

[19]) Cf. S. R. Driver and G. B. Gray, *The Book of Job (The International Critical Commentary)*, Edinburgh 1921, p. lxxi ss.

massorétique. Le texte de l'épilogue, au contraire, en diffère notablement. On dirait que le texte n'a pas connu les vv. 12–17. Le manuscrit est défectueux à cet endroit, mais le v. 11 se termine au milieu d'une ligne [20]), ce qui marque habituellement, dans notre targum, la fin d'un grand péricope, comme les discours de Job ou de ses amis. La colonne suivante est entièrement vide, mais l'espace perdu de la dernière colonne du texte (9 lignes) [21]) permettrait, à la rigueur, d'y placer les vv. 12–17. Il me semble cependant plus probable que le passage faisait défaut. Job XLII 3 est omis et remplacé par XL 5; les vv. 7–9a sont perdus, et ce qui suit se traduit ainsi: « . . .Dieu, et Dieu écouta la voix de Job et il les purifia de leurs péchés à cause de lui. 10. Et Dieu se retourna vers Job dans (sa) miséricorde et Il lui donna le double de tout ce qu'il avait possédé. 11. Alors tous ses amis et tous ses frères et toutes ses connaissances vinrent vers Job et mangèrent avec lui du pain dans sa maison et ils le consolèrent de tout le malheur que Dieu avait fait venir sur lui. Et chacun lui donna un agneau et chacun un anneau d'or. » On voit que la fin du v. 9 se rapproche du texte des Septante et qu'il semble refléter une tradition commune.

Dans les parties poétiques, l'auteur suit son texte assez fidèlement. Il ne se sent pourtant pas obligé de faire cela de façon servile; il prend la liberté de le modifier légèrement pour que le lecteur comprenne mieux ce que le traducteur croit comprendre. Sa traduction veut être un guide (qui trahit, évidemment, les idées de l'auteur) mais un guide qui se lit agréablement; il atteint ce but en embellissant son texte par l'addition de mots non nécessaires qui ne changent rien au sens et au contexte, et par d'autres moyens dont des exemples seront donnés plus bas. Il a aussi tendance à rationaliser lorsqu'il lui semble que les expressions du texte ne doivent pas être comprises selon leur sens littéral. Un exemple frappant de cette tendance présente Job XXXVIII 7; le texte hébreu laisse « chanter » les étoiles du matin au moment de la création, tandis que les « fils de Dieu » acclament, mais le targum traduit:

> alors que les étoiles du matin brillaient ensemble
> et que tous les anges de Dieu acclamaient ensemble.

Dans Job XXV 2 il est dit, selon le texte hébreu: « La domination et l'effroi sont chez Lui (= Dieu) »; le targum rend: « [La domi]-nation et la grandeur sont chez Dieu ». Job XXV 3 commence, selon l'hébreu, par: « Peut-on dénombrer ses troupes »; le targum en fait: « Y a-t-il de l'espoir *lhš*[». Quant au dernier texte, le

[20]) Voir la planche ajontée à cette communication.
[21]) La première ligne de la colonne est perdue.

traducteur peut avoir pensé que Dieu seul est infini et que ses troupes ne sont donc pas innombrables; dans sa traduction il fait dire au texte que les troupes de Dieu sont si nombreuses que l'homme ne peut nourrir l'espoir de les compter.

Lorsque, selon le texte hébreu de XXXVIII 8, Dieu dit à Job: « Qui a fermé la mer par des portes », le targum fait dire à Dieu: « As-tu (= Job) fermé la mer par des portes? »; le même style direct est continué dans les vv. 10 et 11 (2me personne au lieu de la première). Selon l'hébreu de XXXIX 26 l'épervier étend ses ailes vers le sud; selon le targum il les étend vers (tous) les vents. Selon le texte hébreu de XL 8 Jahvé dit à Job: « Est-ce que vraiment tu casseras mon jugement? »; le targum, en voulant probablement éviter même la pensée qu'un homme puisse « casser » le jugement de Dieu, en fait « Ecarteras-tu, vraiment, le jugement? ». Selon le texte hébreu de XL 24 Jahvé dit à Job, en parlant de Béhémoth: « Le prendra-t-on par ses yeux? ». Ce texte énigmatique a été interprété par Dhorme en renvoyant à Hérodote II 70, où il est dit que les Egyptiens avaient la coutume de boucher avec de l'argile les yeux d'un crocodile nouvellement capturé; pour l'hippopotame, ce serait impossible [22]). Or, le targum traduit les mots en question: *bmṭl ʿynwhy yklnh*, ce qui me semble signifier: « Le soumettra-t-on en couvrant ses yeux? » (*mṭl* de la racine *ṭll* = couvrir). Il est remarquable que le hapax *ṣilṣal dāgîm* de Job XL 31 (selon Dhorme: « le harpon aux poissons ») semble être rendu (le texte est lacuneux) par *gᵉnûnîn di nûnîn* = les noces des poissons, que l'on retrouve dans le targum postérieur.

Dans le serment de Job, chap. XXXI, le targum ajoute deux versets entre les vv. 29 et 30 du texte hébreu. Ailleurs, comme p.ex. dans XXXII 14, 15, le traducteur suit une recension du texte hébreu très différente de celle des massorètes. Un verset est ajouté entre XXXIII 24 et 25. Le verset XXXIX 24 est omis. Toutefois, les additions ou omissions d'un verset entier sont extrêmement rares, car dans la partie conservée du texte nous n'en avons trouvé aucune autre. Le traducteur s'est donc servi d'un texte hébreu, à peu près de même étendue que le texte massorétique.

En résumé, les raisons qui font de la découverte du targum de Job dans la grotte 11 de Qumrân un fait d'une importance exceptionnelle me semblent les suivantes.

1. « L'absence presque complète de textes araméens en Palestine avant ± 500 », pour parler avec Kutscher [23]), et qui avait été une

[22]) P. Dhorme, o.c. (cf. note 18), p. 570.
[23]) Cf. note 5.

première fois occupé par l'apocryphe de la Genèse, est maintenant fourni d'un nouveau texte très important, quoique un peu moins long.

2. 11QtgJob représente le plus ancien targum connu; sa rédaction précède celle des targums d'Onkelos et de Jonathan de plus d'un demi millénaire. Il prouve définitivement qu'il y a eu des targums écrits au temps de Jésus Christ, et problablement déjà aux environs de l'an 100 av. J.-C. Il nous donne une idée de l'origine du genre targumique et de la façon dont on comprenait et lisait un livre saint vers l'an 100 avant notre ère.

3. Il y a une sérieuse possibilité que 11QtgJob représente le texte du targum de Job que Gamaliel a eu en main.

4. La langue que Jésus a parlé a dû être sensiblement la même que celle du targum (et du *Genesis Apocryphon*).

Je voudrais ajouter une dernière remarque. Dans l'apocryphe de la Genèse et dans notre targum se présentent très peu de mots empruntés, en particulier peu de mots perses. Cela fait un vif contraste avec les chapitres araméens de Daniel (pour ne pas parler d'Esdras), et on peut se demander s'il n'y a pas là une indication que ces parties de Daniel auraient été écrites, non en Palestine, mais en Mésopotamie. Bien que de grandes parties du livre de Daniel et la rédaction définitive de tout le livre se situent certainement au temps d'Antiochus Epiphane, des exégètes sérieux ont toujours été d'avis que les parties araméennes sont plus anciennes à quelques additions près; elles pourraient avoir été composées ailleurs qu'en Palestine. Le soutien que 11QtgJob prête à cette théorie, est faible, mais il mérite d'être signalé.

11QtgJob contient les passages suivants: (citation provisoire):

col. 1: XVII 14–XVIII 2
col. 2: XIX 11–19
col. 3: XIX 29–XX 6
col. 4: XXI 2–10
col. 5: XXI 20–27
col. 6: XXII 3–9
col. 7: XXII 15–22
col. 8: XXIV 12–17
col. 9: XXIV 24–XXVI 2
col. 10: XXVI 10–XXVII 4
col. 11: XXVII 11–20
col. 12: XXVIII 4–13
col. 13: XXVIII 20–28
col. 14: XXIX 7–16
col. 15: XXIX 24–XXX 4 (?)
col. 16: XXX 13–20 (?)
col. 17: XXX 25–XXXI 1
col. 18: XXXI 8–16
col. 19: XXXI 26–32
col. 20: XXXI 40–XXXII 3
col. 21: XXXII 10–17
col. 22: XXXIII 7–16
col. 23: XXXIII 24–31
col. 24: XXXIV 6–16

col. 25: XXXIV 24–34
col. 26: XXXV 6–15
col. 27: XXXVI 7–16
col. 28: XXXVI 24–33
col. 29: XXXVII 10–19
col. 30: XXXVIII 3–13
col. 31: XXXVIII 23–33
col. 32: XXXIX 1–11
col. 33: XXXIX 20–29
col. 34: XL (4) 5–14
col. 35: XL 23–31
col. 36: XLI 7–16
col. 37: XLI 26–XLII 6
col. 38: XLII 9–11.

Toutes ces parties sont à l'état fragmentaire; dans les dix dernières colonnes il y a cependant beaucoup de versets entiers.